

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



***Les signes s'envolent* de Louis Francoeur**

Louis Francoeur, *Les signes s'envolent*, Québec, P.U.L., 1985, 236 p.

Patrick Imbert

Numéro 39, automne 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40092ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Imbert, P. (1985). *Les signes s'envolent* de Louis Francoeur / Louis Francoeur, *Les signes s'envolent*, Québec, P.U.L., 1985, 236 p. *Lettres québécoises*, (39), 62–63.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1985

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>



Les signes s'envolent

de Louis Francoeur

Louis Francoeur, ancien président de l'Association canadienne de sémiotique, après de nombreux articles concernant le domaine québécois approfondit, dans *Les signes s'envolent*, la théorie des actes de langage et la rapproche de la sémiotique culturelle. Ainsi, il élargit à la littérature et à ses rapports à la culture et à la culture québécoise en particulier, des recherches liées directement à J.L. Austin, John Searle et Oswald Ducrot. Ces théories reposent, chez ceux-ci, très directement sur des exemples linguistiques restreints et précis. Mais, pour Louis Francoeur, la langue n'est pas un code, au sens restreint que pouvait prendre ce terme pour les post-saussuriens et les structuralistes des années 1950; il ne suffit pas d'analyser les relations signifiantes à l'intérieur du code pour rendre compte de l'acte total de communication.

Certes, dans *Les signes s'envolent*, il n'est pas question de revenir à un psychologisme définitivement hors course, surtout après le déplacement du sujet qu'ont provoqué Freud et Lacan. Toutefois, à la suite des théoriciens des actes de langage, il serait bon, notamment dans le domaine francophone où cet aspect de la question a été négligé, de concevoir que la langue est aussi un système qui est apparenté au jeu, à la manipulation, qu'elle est un acte permanent et qu'elle distribue des rôles aux émetteurs et aux récepteurs, rôles médiatisés par l'inscription, au cours des phrases, des pôles que sont le narrateur et le narrataire.

Acte, la langue l'est donc de part en part pour Louis Francoeur, non seulement dans une phrase comme «je dis» ou «je promets» où le signifié même s'exprime dans l'immédiateté de la profération mais aussi dans toute production culturelle, dans toute série culturelle: «Nous définirons dès lors la série culturelle comme un polysystème composé de plusieurs unités de signification (actes de langage littéraires, musicaux, picturaux, etc.) qui ont pour caractéristiques com-

munes (1) d'être en interaction continue, (2) à l'intérieur d'une structure hiérarchisée avec croissance successive, (3) dont le sommet est occupé par une oeuvre ou un ensemble d'oeuvres qui agit comme principe codant et (4) dont la durée de la fonction codante permet de délimiter les coordonnées spatio-temporelles» (p. 128).

C'est dans cette optique générale qu'un certain nombre de productions, nouvelles, théâtre, contes populaires, littérature québécoise du 19^e siècle sont analysées. D'abord, en collaboration avec Marie Grenier-Francoeur, Louis Francoeur se consacre à deux auteurs, l'américain Sherwood Anderson et Yves Thériault. Ils comparent deux cycles narratifs: *Winnesburg Ohio* (1919) et *Contes pour un homme seul* (1944). Ils situent les deux productions dans le processus de communication-crétion-texte-réception et en dégagent une typologie à l'aide des catégories des actes illocutionnaires: «La narration présente, en effet, de multiples affinités avec l'acte d'assertion, l'une des huit grandes familles d'actes illocution-

naires dégagées par le philosophe américain. Les deux actes comportent toujours et obligatoirement l'un un contenu propositionnel, l'autre un contenu diégétique. Le premier suppose la croyance du locuteur en ce qu'il asserte, le second, la foi et la sincérité du narrateur en ce qu'il raconte. Tous les deux supposent encore chez l'allocutaire une ignorance au moins virtuelle d'un contenu propositionnel et chez le narrataire une ignorance réelle ou feinte du récit qu'on lui fait» (p. 23).

Ceci est d'autant plus intéressant qu'il est rare que des textes soient comparés dans l'optique de la théorie des actes de langage. Ici donc, comme pour les autres chapitres, on constate que le texte littéraire, en particulier, est lu ou rejeté par les lecteurs comme *une totalité*. Se pose, bien sûr, le problème du comment et du pourquoi du rejet ou de l'acclamation enthousiaste de ces formes nouvelles tirant nettement vers le grotesque tel que peut le définir, par exemple, Wolfgang Kayser. Et, à ce niveau, on doit dire qu'ici, comme à d'autres endroits dans l'ouvrage, on n'est pas complètement satisfait. En effet, on constate que la réception pour Thériault (p. 5) comme pour *Refus global* de Borduas (p. 215) et tout l'automatisme fut surtout négative à l'époque de la publication et encore longtemps après, si ce n'est jusqu'à nos jours. N'oublions pas que de nombreux auteurs automatistes importants sont encore ignorés par les histoires littéraires, les anthologies et les dictionnaires. Toutefois, il ne semble pas qu'il suffise d'affirmer ce qui suit pour rendre compte de la situation: «L'histoire des cultures à différentes époques et sous des cieux divers offre de nombreuses illustrations de messages qui ont été en quelque sorte ignorés parce qu'ils n'avaient pas acquis le statut de signes culturels, faute de mise en relation et de saisie par l'interprète culturel» (p. 215). «En revanche, les mêmes signes ou de nouveaux qui leur seraient semblables, la conscience col-



lective de l'interprète culturel s'étant modifiée sous l'influence d'habitudes collectives d'association, seront intégrées à la culture par la création d'interprétants de troisième catégorie» (p. 221).

En effet, le problème est bien de savoir pourquoi les messages n'avaient pas acquis le statut de signes culturels ou pourquoi ils avaient acquis le statut de signes anticulturels et ainsi pourquoi il n'y avait pas de saisie par l'interprète culturel à une époque et pourquoi il y a eu modification. Certes, on est d'accord pour dire qu'il n'y a rien d'isolé, que les systèmes sémiotiques se déterminent les uns les autres. Toutefois, il semble bien que l'acte de langage, le langage, le texte comme action, comme assertion, comme conduite à tenir, comme manipulation soit très important idéologiquement et que ce point aurait pu être davantage élaboré en relation avec la conception de la culture et de la sémiotique de la culture définie comme suit par Iouri Lotman: «En tant que branche indépendante de la science, la sémiotique de la culture peut ainsi être définie comme la discipline théorique qui étudie le mécanisme par lequel différents systèmes sémiotiques forment un tout, et en même temps, sont absolument nécessaires l'un à l'autre» (p. 210).

Pourtant, toute une approche de la société québécoise du 19^e siècle s'épanouit dans le chapitre intitulé «Écrire c'est agir»: «C'est en réalité tout un PROGRAMME unificateur des différents systèmes signifiants de la culture québécoise au 19^e siècle qui est proposé par l'institution. À travers ses préoccupations morales, religieuses et patriotiques, celle-ci affirme l'unité nécessaire de l'activité culturelle de l'homme de ce temps et par voie de conséquence l'unité des systèmes signifiants qui en composent l'armature. Bien davantage, cette institution refuse de reconnaître comme littéraire tout système signifiant qui prétendrait se développer de façon isolée» (p. 71).

On souligne d'ailleurs, que cette littérature de combat est au service de l'agir patriotique comme le sera, d'une autre manière, dans les années cinquante une revue comme *Place publique* ou, dans les années soixante, *Parti-pris*.

Les signes s'envolent établissent par ailleurs une typologie intéressante d'actes de langage divers soit au niveau du monologue intérieur («parler pour soi») soit au niveau du théâtre et notamment

du jeu théâtral moderne («Jouer le jeu»). L'ouvrage se termine sur une importante contribution («Croire aux histoires») à l'étude d'un conte populaire faisant partie de la collection Marc Gagné et reproduit en appendice (p. 225-236). Ce chapitre permet de lier une recherche au niveau des actes de langage, remettant en question la dichotomie de Jakobson assimilant le folklore à la langue et la littérature à la parole, à une analyse des contenus greimassienne. Ainsi, en plus des analyses aux niveaux profonds et de surface selon la classique et efficace analyse greimassienne, comme la pratique par exemple Clément Legaré à partir des contes populaires de la Mauricie, Louis Francoeur contribue à une recherche qui rejoindrait à la fois le niveau du discours et aussi le plan extra-linguistique. On comprend alors que les contes étudiés «ont une même signification fondamentale que leur confère leur appartenance à deux modèles empiriques qui peuvent s'intégrer à un seul et même modèle théorique, celui de l'acte illocutionnaire littéraire de souhait» (p. 202).

Il s'agit donc d'un ouvrage intéressant, documenté, apportant du nouveau dans le domaine québécois à partir de la théorie des actes de langage. Toutefois il manque, à notre avis, dans l'écriture même de cette recherche, l'affirmation *d'un acte de langage* qui aurait davantage souligné les contradictions sur lesquelles reposent les textes et leur réception et qui aurait exploré les degrés de censure et les contenus idéologiques avec plus de ferveur. Des phrases, d'ailleurs trahissent cette agilité stylistique qui permet de ne pas toujours aller jusqu'au bout. Il en est ainsi de l'exemple suivant: «[...] il énonçait les règles que l'institution littéraire souhaitait voir suivre par les locuteurs-auteurs. Et nombreux sont ceux qui ont clairement manifesté leur intention de s'y conformer docilement. Comment pouvait-il en être autrement?» (p. 79).

Le «comment pouvait-il en être autrement?» est un acte de langage, une action au premier chef, qui, en fait, justifie un comportement que nombre d'individus ont refusé de vivre en décidant de résister jusqu'au bout et de partir lorsque cela n'était plus possible. Les actes de langage débouchent sur des actions diverses! Il ne faut pas l'oublier. □

Louis Francoeur, *Les signes s'envolent*, Québec, P.U.L., 1985, 236 p.



LE SPECTACLE DE
LA LITTÉRATURE
de Robert Giroux et
Jean-Marc Lemelin

LES AIRES DE
LA CHANSON QUÉBÉCOISE
de Robert Giroux et collectif

EMPIÈCEMENTS
de Daniel Guénette

ENFANTS D'HERMÈS
de Patrick Coppens

DE CE NOM DE L'AMOUR
de Louise Coiteux et
Danielle Fournier

L'ÉCOLOGIE HUMAINE
de André Désilets

DERRIÈRE LE SILENCE
de François Desnoyers

DES FLEURS POUR HARLEQUIN!
de Jean Forest

